



MGR JEAN-MICHEL DI FALCO LÉANDRI  
PRÉSENTE

# LES PRÊTRES



L'histoire de  
**Spiritus Dei**

éditions du  
**ROCHER**

DOCUMENT





MGR JEAN-MICHEL DI FALCO LÉANDRI  
PRÉSENTE

# LES PRÊTRES



L'histoire de  
**Spiritus Dei**

éditions du  
**ROCHER**

DOCUMENT

LES PRÊTRES

MGR JEAN-MICHEL DI FALCO LÉANDRI  
présente

# LES PRÊTRES

*Spiritus Dei, le phénomène*



Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction  
réservés  
pour tous pays.

© Éditions du Rocher, 2011.

ISBN : 978-2-268-0723-2

*Ce n'est pas tant le chant qui est sacré,  
c'est le lien qu'il crée entre les êtres.*

Philippe Barraqué

*A ship in harbor is safe -  
but that is not what ships are built for.  
Un navire au port ne risque rien,  
mais ce n'est pas pour cela qu'on les fait !  
John A. Shedd, Salt from my Attic, 1928*

*À Agathe Soubrier à 1 jour  
À Alexandre Forneri à 17 ans  
Aux religieuses, personnels et élèves  
de l'école Sainte-Thérèse d'Antsirabe (Madagascar)  
Aux pèlerins et au personnel  
de Notre-Dame du Laus (Hautes-Alpes)*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

dehors.

Depuis toujours, c'est le bon peuple de Marseille qui crée sa propre culture. L'élite culturelle est à Paris, soit. Mais les chansons, elles, courent les rues du Vieux-Port et les music-halls. L'opéra n'est pas réservé aux bourgeois : c'est un art populaire, à Marseille. Dans les venelles, sur les quais, au célèbre Alcazarh, on entend, dans les années 1940, « La Bouillabaisse » de Fernandel, « La Chanson du Cabanon » d'Andrée Turcy, « Aujourd'hui peut-être » de Fernand Sardou ou « Marseille mon pays » de Tino Rossi. Sans oublier le célèbre « Cane Cane Canebière » de Rellys :

« Il est né le divin enfant,  
Il est né sur la Canebière  
Il est né le divin enfant,  
Il est né près du fort Saint-Jean  
Elle finit au bout de la terre  
Notre Cane... Cane... Canebière. »

Ainsi, quand Jean-Michel di Falco voit le jour, en 1941, dans le quartier de Malpassé, la musique fait partie du paysage. D'autant plus que son arrière-grand-père maternel, Michel Istria, est compositeur et chef d'orchestre. Dans toute la Provence, il tourne avec son orchestre. « J'ai, dans mon grenier, des liasses d'œuvres signées de sa main », raconte Monseigneur di Falco. « Il composait aussi bien des "chansons vécues" (tu m'as quitté, on s'est retrouvé, on s'est aimé), que des œuvres religieuses, pastorales, hymnes, etc. » Son rêve est que l'une de ces œuvres soit aujourd'hui interprétée.

La famille di Falco est décidément composée d'artistes : « Ma grand-mère, ma tante, ma mère, tout le monde jouait d'un instrument. Il y avait des instruments partout dans la maison :

piano, violoncelle, banjo, guitare, mandoline... « Mieux : la maman du futur évêque, à l'époque, monte sur les planches et se produit en public, pour le plus grand plaisir des gens du quartier. Sa voix plaît, quand elle entonne l'air des « Cloches de Corneville » ou « La Bohème », sous les applaudissements d'un public conquis. Et – consécration ! – elle passe à la radio (à l'époque, on dit : la TSF). « Je me souviens avoir entendu ma mère à la radio. J'étais petit : je l'entendais, je ne comprenais pas comment elle avait fait pour entrer dans cette boîte en bois. Plus tard, je l'ai accompagnée dans des concerts, j'aimais ça. »

Les di Falco sont venus d'Italie : ce sont des immigrés de la troisième génération. L'arrière-grand-père, Ippolito, a passé les Alpes au XIX<sup>e</sup> siècle. La famine, sans doute, l'a poussé. Car le berceau de la famille, c'est un petit village près de Pompéi, au pied du Vésuve : Boscoreale. À Marseille, que faire ? L'adaptation est la règle : on fait avec ce qu'on a. Le père de Jean-Michel exerce plein de petits métiers : il est successivement coiffeur, marin, photo-graphe... La vie est belle ? À voir. Car, tandis que le gamin court dans les rues, s'imprègne des odeurs de la Provence, applaudit sa maman dans les salles de concert, tout change. Les Allemands dynamitent la ville, et les parents se séparent. Le petit Jean-Michel ne reverra plus son père – sinon trente ans plus tard, et ce sera alors un étranger – puis, catastrophe, le nouveau compagnon de sa mère interdit à celle-ci de chanter en public. Elle en souffre, mais s'incline.

Elle n'est pas la seule. Car l'enfant, lui, souffre encore plus de l'absence d'un père. En un clin d'œil, celui-ci est passé de la présence à l'effacement total. Il était là, il ne l'est plus. Comme pour les images officielles de l'URSS : tout d'un coup, un personnage a été gommé.

Désormais placé chez sa tante, devenu pensionnaire à l'école des dominicains de Saint-Just, Jean-Michel di Falco s'éloigne du quartier de sa naissance, Malpassé, populaire et chaleureux. Parfois, sa tante l'emmène voir des films au Forum, au Bompard ou à l'Impérial et, au théâtre Sylvain, l'enfant découvre son premier vrai spectacle, *L'Arlésienne* de Bizet. Désormais, il habite le quartier des Catalans, qui a été décrit avec verve par Alexandre Dumas dans *Le Comte de Monte-Cristo* : « Ce village construit d'une façon bizarre et pittoresque, moitié maure, moitié espagnol, est celui que l'on voit aujourd'hui habité par des descendants de ces hommes, qui parlent la langue de leurs pères. Depuis trois ou quatre siècles, ils sont encore demeurés fidèles à ce petit promontoire, sur lequel ils s'étaient abattus, pareils à une bande d'oiseaux de mer, sans se mêler en rien à la population marseillaise, se mariant entre eux, et ayant conservé les mœurs et le costume de leur mère patrie, comme ils en ont conservé le langage. »

L'après-guerre est musicale : les gens chantent, dansent, la radio diffuse énormément de choses, et les orchestres américains ouvrent le bal. Après tout, c'est Glenn Miller qui a libéré la France, n'est-ce pas ? Tandis que Jean-Michel di Falco se fait traiter de « macaroni » à l'école de la rue Paul-Codaccioni, il sent, confusément encore, que la Bonne Mère, celle qui dispense sa grâce sur la ville, fait appel à lui, bien que sa famille ne soit pas religieuse. Enfant solitaire, il préfère se livrer aux joies de la lecture et, bientôt, de l'aquarelle. Son grand-père maternel, Célestin, lui fait parfois visiter les paquebots sur lesquels il est barman. Dans les coursives, sur le pont, tandis que le bateau est repeint et remis à neuf, le gamin se voit marin. Ah, traverser l'Atlantique, visiter Valparaiso, jouer avec les dauphins, voir se lever le soleil sur le Brésil... Quand on lui demande ce qu'il voudra faire plus tard, il répond :

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



Polnareff devant cinq cents Bretons en vacances. La chanson ? « Je suis un homme ». Pas de doute là-dessus. Puis, retour à Paris, c'est grâce au prof de français que Barbelivien perfectionne ses accords de guitare, et c'est grâce à une rencontre dans la rue avec un type qui ressemble à Brian Jones qu'il découvre le blues, Cat Stevens, Jimi Hendrix et Richie Havens. Tous les jours, entre deux cours de maths, les deux complices filent au parc Monceau pour des concerts improvisés sur les pelouses. Jean-Marc Roberts écrit les mots, Didier Barbelivien invente les accords. Les filles viennent s'asseoir autour d'eux... Heureuses années ! Elles ont filé au vent...

Si Didier Barbelivien est allé chez Polydor passer une audition, c'est tout simplement parce que le label avait des bureaux proches de son lycée. Et là, sur le conseil de Jean-Michel Caradec, le postulant se lance. Il écrit des chansons, écrit, écrit. Il gagne un peu d'argent aux Grands Magasins du Louvre, drague les filles de passage et écrit, écrit, écrit. Caradec, fils de marin, va devenir célèbre bientôt, avec « Ma petite fille de rêve ». Puis il mourra tragiquement dans un accident de voiture, dix ans plus tard... En attendant, il encourage son protégé. Et Barbelivien continue à écrire. C'est dans un couloir d'Europe 1 qu'ils rencontrent Nicole Croisille. Celle-ci demande à Caradec :  
– Qu'est-ce qu'il fait, le gamin ?  
– Bientôt, tu verras bien !  
Oui, on verra bien.

Les mois filent, les années passent. Catherine Lara, Claude Nougaro, Gérard Lenorman, rencontres, nuits, filles... Les parents Barbelivien pensent que leur fils est étudiant. En fait, il est barman dans une boîte, le Sexy. Puis gardien de chiens. Puis vendeur au porte-à-porte. Puis... À vingt ans, il n'est rien. Il est

de mauvaise humeur. Il traîne. Il rêve d'écrire pour tous ces chanteurs – Daniel Guichard, Patrick Juvet, C. Jérôme, Alain Chamfort – mais c'est finalement François Valéry qui sera son ticket gagnant : avec « Le Prince d'amour », tout se déclenche. Gérard Lenorman enregistre « Et moi je chante », Éric Charden le prend en amitié, il rencontre Petula Clark et Marcel Amont...

Le destin se met en place.

Didier Barbelivien, tailleur de chansons. Non, mieux : de chansons populaires.

Il s'achète une voiture – une Renault 5 blanche –, se branche avec Christophe, pour lequel il écrit « Petite fille du soleil », et enregistre son premier 45 tours, « Alcools », coup de chapeau à Apollinaire. La suite est rapide : Claude François, Michèle Torr, Dave, Johnny... Et c'est la belle vie : Mercedes 300 SL, un appartement, « Elle m'oublie », soirées au Keur Samba, et l'amour. Avec Christine, actrice dans *Le Voyou*, film de Claude Lelouch. Il se trouve aussi que Christine est l'ex de ce dernier. Didier et Christine : belle histoire qui passe par la Casamance, où les deux amants se promènent, au bord de la mer.

Quelle vedette de la chanson n'a pas eu son tube de Didier Barbelivien ? De Dalida à Michel Sardou, en passant par Sylvie Vartan, Demis Roussos et Philippe Lavil, tout le monde vient se servir. Ce qui n'empêche pas le music-maker de poursuivre sa carrière à lui : il enregistre ses propres disques, écrit un spectacle intitulé *Vendée 93*, et égrène les succès. Citons encore : « Il tape sur des bambous », « Qui me dira », « Elle préfère l'amour en mer », « Sous les sunlights des Tropiques », « Les yeux d'un animal », « Un roman d'amitié », « Le privilège », « Je pourrais camarade », « Itinéraire d'un enfant gâté », « Les yeux d'un animal »... et mille autres. Dans les années 1990, il chante en duo avec Félix Gray : ensemble, ils

montent dans le hit-parade. En solo, c'est la même chose. En plus, tout le monde lui réclame des chansons. Il aligne les albums : *Elle* en 1980, *Elsa* en 1982, *Peut-être toi, peut-être une autre* en 1987, *Quitter l'autoroute* en 1994, *Chanteur français* en 2001... En plus de son activité, il réussit à partager son temps entre la France et l'Afrique, et à se produire sur scène. Oui, c'est vraiment un homme-orchestre.

Dans les années 2000, Didier Barbelivien est devenu un grand manitou. Et, en 2009, il est fait chevalier de la Légion d'honneur, en même temps que Zidane, Pascal Nègre et Jean-Marie Le Clézio.

\*\*\*

Cette année-là, en janvier, il bavarde avec Valérie Michelin. Celle-ci est une productrice peu connue du public, mais célèbre dans son milieu. Elle est réputée pour être femme de décision, et personne de caractère. Tous deux bavardent de tout et de rien. Puis, Valérie Michelin lui parle d'une vague idée qu'elle a depuis un moment :

- Didier, tu sais quoi ?
- Quoi ?
- J'ai envie de faire un disque avec des prêtres français.
- Comment ça ?
- Oui, tu sais, il y a The Priests, les curés irlandais, ils font un tabac.
- Ah bon ?
- Oui. C'est trois prêtres qui ont des belles voix, et qui chantent des trucs religieux ou classiques. C'est beau, et le public aime ça.
- C'est une très bonne idée, Valérie. On peut faire réécouter

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'apprentissage, les devoirs du soir, non, ce n'était pas pour moi. Ce que j'aimais, c'était être avec les autres. Mes copains, les professeurs, les surveillants : cette présence humaine me plaisait, les échanges, les éclats de rire, les promenades les mains dans les poches. Mais apprendre, se concentrer sur la table de multiplication, les épithètes, l'accord des participes ou la liste des départements, non. C'était rébarbatif. L'école dehors, j'étais pour. L'école dedans, la classe, m'incitait à m'échapper. J'étais fait pour le grand air. Les adultes avaient beau me répéter : « Tu verras, plus tard, tu seras bien content d'avoir été à l'école, d'avoir appris des choses », je n'en tenais pas compte. L'ennui me gagnait. Je ne voyais pas le but d'une activité aussi dépourvue d'attraits. Apprendre ? Quelle occupation fastidieuse !

La famille était catholique, avec conviction. Tous les dimanches, nous allions à l'église : propres, bien habillés, les cinq petits Trœsch suivaient papa et maman et écou-taient le sermon du curé, avec révérence. Unis dans la prière comme nous étions unis dans la vie, comment aurions-nous pu deviner ce qui nous attendait ? L'avenir s'est montré plus inventif que nous : mon frère aîné est devenu officier dans la gendarmerie – la tradition militaire, toujours ! – tandis que ma sœur aînée travaille comme assistante de direction à Disneyland Paris. Dans l'ordre, je suis le troisième : j'ai entendu l'appel de Dieu, mais j'ai changé d'avis sur l'école, qui ne me paraît plus aussi rébar-bative. Ma petite sœur vient de terminer un master d'histoire de l'art à la Sorbonne. Mon dernier frère veut devenir ingénieur du génie civil. Quel éventail !

En fait, nous vivions très modestement. Certes, nous n'étions pas pauvres, mais chaque sou était compté. Le traitement d'un soldat, fût-il sous-officier, n'est pas si conséquent qu'on puisse vivre largement... Avions-nous envie d'un nouveau jouet, d'un



film ou d'une paire de chaussures ? Il fallait attendre que la nécessité dicte le choix : la nouvelle paire de chaussures n'arrivait que lorsque l'ancienne était morte. Et notre quatre-pièces en HLM 1936 avec le RER à côté n'était guère spacieux pour sept : la cuisine ne dépassait pas quatre mètres carrés. Ma mère faisait de son mieux avec un budget serré : nous ne mangions pas de la viande tous les jours, et nous sommes restés en dessous du seuil d'imposition toute notre enfance. Il est vrai que mon arrière-grand-père Foussard est mort en 1948. Ce n'était pas facile, dans l'après-guerre : la France peinait à se relever. C'est dans cette atmosphère que ma famille a appris les vertus de l'économie, vertus qui lui furent des plus utiles plus tard.

Bref, je suis fils de Français moyens. Le travail, les horaires, les contraintes, je sais ce que c'est. Je n'ai jamais eu un centime d'argent de poche.

\*\*\*

Mes parents m'ont dit : « Tu veux des sous, tu travailles ! » Ainsi, devenu lycéen dans les années 1990, j'ai cherché à subvenir à mes propres besoins. Avais-je envie d'un téléphone portable ? Je faisais un petit job. Voulais-je sortir avec mes copains ? Je me débrouillais pour donner un coup de main à un commerçant du quartier. Il m'est arrivé d'avoir quatre à cinq jobs en même temps. En attendant mon bac, que j'ai passé en 2001, il fallait trouver en soi ses propres ressources.

C'est là, dans cette période d'apprentissage, que se situe l'épisode qui m'a conduit à la musique. Comment aurais-je pu deviner qu'un jour, je serais prêtre chantant, membre d'un groupe surnommé « Les Prêtres », et que ma voix permettrait à des petits Malgaches d'avoir une belle école ? Car, entre le CM2 et

la cinquième, j'ai été Petit Chanteur à la Croix de Bois.

Les Petits Chanteurs ? Toute une histoire.

En 1906, deux jeunes gens en vacances dans une abbaye de Savoie constatent que le dimanche, les chœurs à l'église sont de qualité très différente selon les paroisses. À l'époque, nous sommes en plein débat sur la séparation des biens de l'Église et de l'État. Les passions bouillonnent, l'agitation est à son comble, car la loi vient d'être votée sous l'égide d'Aristide Briand, au terme d'un affrontement très dur. La France cléricale vit mal ces moments. L'idée des deux jeunes gens, Paul Berthier et Pierre Martin, est simple : pourquoi ne pas fonder une manécanterie qui se déplacerait, assurant ainsi une qualité constante ? Les oreilles des paroissiens ne seraient plus écorchées...

Organiste à la cathédrale d'Auxerre, Paul Berthier sait de quoi il parle : il va devenir l'un des spécialistes de Jean-Philippe Rameau et sera le grand-père de... France Gall !

L'affaire voit le jour rapidement. Après la guerre de 1914-1918, le succès est là : les Petits Chanteurs à la Croix de Bois sont pris en charge par l'abbé Fernand Maillet. Sous l'impulsion de ce prêtre dynamique, la chorale prend alors une dimension internationale. Le pape, à Rome, veut entendre ces voix célestes. Les États-Unis, le Brésil, réclament la présence des Petits Chanteurs. Nouveauté : dans un esprit œcuménique, l'abbé Maillet glisse, dans le répertoire traditionnel, des œuvres profanes. Désormais, le groupe est qualifié de « Messenger de la Paix ». Groupe choral ? Certes, mais pas seulement. Car les Petits Chanteurs ont une éthique de vie : non seulement la scolarité des enfants est assurée dans les meilleures conditions, mais la discipline y est stricte, sans être trop contraignante. Étude du solfège, répétitions, cours de musique, viennent émailler la journée des enfants, logés au château de Glaignes, non loin de Crépy-en-Valois. La légende veut que Jeanne d'Arc

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

destin est-il de servir Dieu et les hommes en étant prêtre ? Je l'ignore encore. Le découvrir est le but du stage que je fais en ce moment. Est-il de servir tout court ? J'en reste persuadé.

Je dois à la vérité de dire que mon enfance n'a pas été très heureuse. De fait, mes parents n'avaient pas le temps de s'occuper de moi. Je me revois, traînant dans les rues de Bien Hoa, dans ce dédale d'entrepôts, de petites usines, de bazars. Quel entrelacs !

À partir de 1986 – j'ai deux ans – la politique économique change : elle devient *doi moi*. Le parti communiste vietnamien, conscient des problèmes posés par la mondialisation, opte pour une libéralisation. Le système de la collectivisation des moyens agricoles est abandonné, les relations diplomatiques avec les pays capitalistes sont rétablies, les entreprises privées encouragées. C'est l'équivalent de la NEP lancée par Lénine en 1921 à Moscou. Du coup, chaque petit entrepreneur se sent pousser des ailes : enfin, on a le droit de gagner un peu d'argent. Ce n'est plus un crime. Mes parents, évidemment, profitent de l'aubaine, avec raison. Le contrecoup est évident : ils ne peuvent donner à leurs enfants le temps dévoré par le magasin de meubles.

De cette semi-absence, j'ai souffert.

J'aurais voulu avoir des parents à moi, qui m'auraient accordé toute leur attention. Vaines rêveries. À dix ans, j'étais laissé à moi-même. Je lançais des pierres dans les carreaux. À quatorze ans, j'étais avec des copains. Nous volions des choses – histoire de les embêter. Mes études, alors, étaient délaissées.

Adolescent, je suis mauvais élève, je n'apprends rien. Je suis un esprit en jachère. Je vis en liberté, mais c'est une liberté contrôlée.

Je suis donc à l'image de la liberté confessionnelle du Vietnam qui, elle aussi, est contrôlée.

Reprenons : l'idéologie officielle de l'État, c'est le marxisme-léninisme. En conséquence, la religion est considérée comme « opium du peuple ». Après la guerre du Vietnam, en 1975, l'État a vigoureusement combattu la religion : d'abord, parce que les bouddhistes s'étaient opposés à la guerre, et nombre d'entre eux se sont immolés par le feu pour protester contre l'offensive communiste. Ainsi, en novembre 1975, douze moines se sont immolés à Can Tho. Au fil des ans, cependant, les choses se sont améliorées. En 2003, le Comité central du Parti a passé une résolution garantissant la liberté de croyance et de pratique, mais sous l'œil attentif des autorités. Depuis, de nombreuses églises se sont établies : mormons, adventistes, mennonites, baptistes, témoins de Jéhovah... Certaines cérémonies sont autorisées, comme les fêtes au sanctuaire catholique de La Vang. En 2006, l'archidiocèse de Hanoï a été le lieu d'un mémorable service œcuménique, à l'occasion de la visite du président George W. Bush.

Ceci dit, les rapports entre la religion et l'État, bien que « normalisés », ne sont pas d'une quiétude absolue. Ainsi, il y a quelques années, des vandales – membres du Parti, dit-on – ont détruit la statue de la Pieta dans la province de Ninh Binh. Des sanctions ont été prononcées, des compensations financières – refusées par l'évêque – proposées. Mais il reste que, malgré la rareté de ces incidents, une certaine tension demeure. En 2009, quarante chrétiens ont été arrêtés dans la province de Gia Lai, et, selon diverses sources, plusieurs centaines de personnes seraient actuellement en prison pour « faits de religion ». En juillet de la même année, deux cent mille catholiques ont manifesté pacifiquement.

Soumise aux aléas des caprices du Parti, la liberté religieuse est, d'une certaine façon, fragile au Vietnam. Car, soyons francs, les religieux, bouddhistes ou catholiques, sont souvent d'ardents



défenseurs des droits de l'homme et de la démocratie. Or, comme le stipule un rapport publié aux États-Unis, « le bilan global du Vietnam en matière de droits humains demeure médiocre ».

Au fond, nous avons le droit de pratiquer notre religion, mais discrètement. Ma famille, dont aucun membre n'a jamais été inscrit au Parti, n'a pas eu à souffrir du régime. Nous, les Nguyen de Bien Hoa, nous ne sommes pas des révoltés. Moi, j'ai failli l'être. Cette fièvre qui habite les adolescents, cette envie de bousculer les tabous, je l'avais. Par chance, elle a été canalisée. J'ai suivi la voie de Dieu.

Dans cette ambiance, j'ai appris la vertu du silence. Celui-ci favorise la méditation, et permet d'écouter Dieu. Pour cela, il faut tout faire taire dans son âme et écouter ce qu'on désire le plus. Le silence, c'est le recueillement face à Dieu.

J'ai été un enfant agité. Je suis devenu un homme silencieux. Mon chant sort de ce silence.

Comment suis-je arrivé là ?

Ce fut un long chemin, sous l'empire du Cœur très divin.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

œcuménique. Il n'excommunia pas, ne rejeta pas les protestants, ne fit jamais appel à la force. Son arme ? L'amour. Accessoirement, il devint le saint patron des journalistes et des écrivains... En arrivant dans le Chablais, où les Réformés étaient en majorité, il fut commis par Charles-Emmanuel I<sup>er</sup>. Le duc souhaitait qu'on fasse revenir au catholicisme la région, « par la douceur si l'on pouvait, par la violence s'il le fallait ». Établi dans la forteresse d'Allinges, saint François de Sales entreprit, au péril de sa vie, de voyager. Constatant que, dans un rayon de soixante-dix kilomètres, il n'y avait plus de catholiques, il se mit à marcher, à marcher, à marcher. Pendant deux ans, il ne fit que marcher. On tente de le tuer ? Qu'à cela ne tienne ! Il refuse toute escorte, ne prend pas les armes. Il rétablit la messe à Thonon. Peu à peu, la population se reconvertit. Et, l'été 1598, lors d'une fête organisée par le duc de Savoie, saint François obtient la conversion de... 2 300 personnes !

C'est l'exemple parfait. L'amour, la douceur, l'écoute. Le reste n'est que mauvais chemin. Moi, prêtre, je suis un homme comme les autres. Je me tiens à la barre, dans le métro, comme tout le monde.

Pendant longtemps, le curé du village a été une autorité, avec le maire, l'instituteur et le pharmacien. Il y a eu des prêtres remarquables. Des saint Vincent de Paul, des saint Antoine de Padoue, des saint Padre Pio, des saint François Xavier... Le curé d'Ars, doté d'une aura qui incitait les gens à venir se confesser, prédicateur magnifique, est un exemple pour moi.

\*\*\*

Donc, en 2001, je me décide. En fait, c'est la conclusion d'une décision prise de longue date. Au fil des ans, j'en ai discuté avec mes parents, et rien ne m'a fait changer d'avis. Mes parents –

grâces leur soient rendues – n'ont jamais essayé de me dissuader. Si bien que lorsque ma mère m'a demandé :

– Tu as ton bac, que veux-tu faire maintenant ?

J'ai répondu :

– Je rentre au séminaire.

Et le chapitre a été clos. À vrai dire, mes parents n'ont pas été surpris, pas réellement. Ils m'ont fait confiance : ils savaient que j'étais un garçon qui savait se débrouiller, et ils n'avaient pas peur pour moi. Ce n'était pas une décision en l'air, soumise à un caprice.

Un prêtre me suit depuis deux ans. Les discussions, les approfondissements, les interrogations, j'en ai déjà discuté, parfois longuement, avec lui. Mais, en septembre 2001, il faut maintenant faire acte de candidature. Je demande donc un rendez-vous avec mon évêque, le cardinal Lustiger. Celui-ci est un homme de compréhension. Il a un parcours atypique : son père, boulanger, est juif polonais, ainsi que sa mère. En arrivant en France, ses parents ont ouvert un petit commerce de bonneterie dans le XII<sup>e</sup> arrondissement. À quatorze ans, en 1940, il s'est converti, sous le coup d'un impérieux désir de devenir catholique. Sa mère, dénoncée, est morte à Auschwitz. Son père, lui, n'a pas accepté la conversion de son fils. Mais devenu aumônier de la paroisse universitaire de Paris, puis curé dans le XVI<sup>e</sup> arrondissement, Jean-Marie Lustiger est devenu évêque d'Orléans en 1979, puis archevêque en 1981, puis cardinal deux ans plus tard. Homme de lettres, cultivé et charismatique, Académicien français, il est mort en 2007. Sur sa plaque commémorative, on peut lire : « Passants, priez pour moi. »

C'est donc un homme auréolé d'une grande autorité spirituelle que je demande à voir. Il a eu une vie très remplie, il est chaleureux, je l'ai déjà croisé plusieurs fois. Mais voilà : ce jour-

là, il n'est pas disponible. Son secrétaire va me recevoir dans son bureau. L'accueil est très chaleureux. Mon admiration, mon respect pour le cardinal, pour l'homme, est immense. Il a un tel charisme qu'au diocèse de Paris, on dit que lorsqu'il n'est pas là, il est là. Son secrétaire me reçoit donc.

À la vérité, des prêtres, dans la capitale, il y en a pas mal : 800 ! Dans certaines provinces, c'est le désert. En gros, il y a 19 000 prêtres sur toute la France. Ils étaient 26 000 il y a dix ans ! Une centaine seulement est ordonnée par an. La moyenne est d'un prêtre pour 3 300 habitants, mais le nombre de prêtres retirés pour raison d'âge est tel qu'il faut plutôt compter un prêtre en activité pour 5 200 habitants. Les régions sont, en plus, diversement desservies : dans l'Ouest et le Nord, la concentration est plus forte que dans le Sud et le Sud-Ouest. Désormais, des prêtres étrangers viennent prêter main-forte : souvent venus du tiers-monde, il leur faut, en plus du déracinement, apprendre la langue, les us et coutumes, le rituel français. C'est ainsi que Joseph Nguyen est avec nous, à Gap, ainsi qu'un autre séminariste vietnamien, Jean-Baptiste, et deux prêtres malgaches dont le père Jean-Marie, et le père Nestor, du Cameroun, qui ont été auditionnés aussi pour *Spiritus Dei*.

Ma volonté, alors, est d'aller là où on a besoin de moi. L'Église, me dis-je, est universelle. Puis-je faire ma formation ailleurs qu'à Paris ?

– Pas de problème. Si tu veux aller ailleurs, tu peux aller ailleurs.

Ce sera l'Italie.

Florence.

\*\*\*

Je suis ravi. La capitale de la Toscane est un endroit de rêve.



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Tout le monde ou presque avait une guitare. Celle-ci, électrique ou pas, était le symbole de la vocation artistique. Moi, la guitare ne m'inspirait pas. Il était plus difficile, dans la rue, de s'afficher avec un piano qu'avec une guitare. Celle-ci avait un côté troubadour, artiste voyageur, plus qu'un clavier ou un demi-queue. Le dieu musical, alors, était déjà mort depuis dix ans : c'était Jimi Hendrix. La drogue avait eu sa peau. À vingt-sept ans. Comme Janis Joplin, Brian Jones, ou Kurt Cobain. Tous morts à vingt-sept ans. On entendait les enregistrements de Hendrix partout.

Mais moi, mon plaisir, c'était, entre autres, Peter Gabriel.

\*\*\*

Peter Gabriel est un caméléon. Cet enfant d'un électricien du Surrey, dans la province anglaise, a imposé sa musique et son personnage avec constance et créativité. Dès la fondation du groupe Genesis, en 1967, il a su persévérer, passer d'un style à l'autre, panacher les genres, s'amuser avec des changements de costumes inattendus et, en carrière solo, il a eu des chansons qui ont marqué ma jeunesse : « Solsbury Hill », « Shock the monkey » ou « Sledgehammer » m'ont impressionné par leur dextérité musicale, leur architecture. L'idée de la world music, cet extraordinaire panachage de cultures, que Peter Gabriel a rassemblé sous le label WOMAD (World of Music, Arts and Dance). Des artistes aussi divers que la Tibétaine Yungchen Lhamo, le Pakistanais Nusrat Fateh Ali Khan, ou le Sénégalais Youssou N'Dour sont venus travailler avec Peter Gabriel. Dans un monde souvent vide, souvent creux, Peter Gabriel a trouvé la voie de l'esprit, ne s'est pas laissé dévorer par la maladie de la célébrité, et a transcendé la galaxie du spectacle. Son activité en faveur de la paix, des droits de l'homme, ses initiatives

humanitaires en compagnie de Nelson Mandela, de Mohammed Yunus ou d'Aung San Suu Kyi ou, plus récemment, pour faire libérer Sakineh Mohammadi Ashtiani, l'Iranienne soupçonnée d'adultère condamnée à la mort par lapidation, a droit à notre admiration. La musique de Peter Gabriel est celle de la générosité.

Peter Gabriel a mis un peu d'âme dans un univers – celui du show-biz – qui en manque cruellement. Lui, a su donner un sens à sa vie.

À l'époque, je ne sais pas que c'est ce que j'admire en lui. Je sais, simplement, que sa musique me comble, qu'elle m'apporte quelque chose que les autres artistes n'ont pas. Peter Gabriel me fait un cadeau personnel, dans ses chansons.

D'autres groupes attirent mon attention, comme Supertramp. Avec leurs albums concepts, *Dreamer*, *Give a little bit*, *Breakfast in America*, Rick Davies et Roger Hodgson m'intéressent. Le nom même du groupe tire son origine d'un livre écrit par un poète gallois, William Henry Davies qui, vers 1900, fut clochard (un *tramp*, donc), et qui perdit une jambe en sautant d'un train. Plus tard, il se maria avec une jeune prostituée... Il y a, dans la parenté de ce groupe de pop avec ce poète oublié, une alliance qui me touche. Supertramp a des sonorités acoustiques riches... Vient aussi AC/DC, le groupe de rock australien formé par les frères Young. L'album *Highway to hell* m'électrifie. Quand je pense que certains ont cru déceler dans leur dénomination (AC/DC fait allusion au courant électrique : « Alternating Current/Direct Current »), au vu leur musique agressive, une influence satanique : « Ante Christ/Death to Christ »...

Ainsi, au fil des ans, je découvre successivement le hard rock, le heavy metal, la world music. Simultanément, je commence à gagner un peu d'argent. Oh ! Les sommes sont bien modestes.

Un petit cachet par-ci, un petit cachet par-là. Pas de quoi vivre sur un grand pied. J'ai vingt ans, la vie est belle.

Une chose me guide alors, un sentiment qui s'éveille, et qui va me servir de fil rouge. Dans ce monde mouvant, où les valeurs sont souvent perverties, où le vide est patent, où le strass et les paillettes cachent parfois un grand manque spirituel, je suis émerveillé. Oui, émerveillé. Il y a des artistes qui créent. Qui se moquent des hit-parades, des applaudissements ou des passages à la télé. Ils se contentent d'écouter leur inspiration. Alors que tant de fausses valeurs sont au goût du jour, il y a des gens qui inventent, en silence, de vraies valeurs. Comment rester indifférent à cette magie ? D'un rien, les musiciens, les vrais, font quelque chose, et ce quelque chose parle au cœur et au corps. Du néant, ils font naître des mélodies, des chansons, des airs, de la beauté ou de l'émotion. C'est un don mystérieux, le talent. C'est un don unique, la musique.

Comment une œuvre de Mozart peut-elle atteindre nos sentiments les plus intimes ? Pourquoi, en écoutant « Casta diva », les larmes nous viennent aux yeux ? Quelle mélancolie nous étreint quand on écoute les paroles de Jacques Prévert sur la musique de Kosma, et que les feuilles mortes se ramassent à la pelle ? Quelle est cette extraordinaire émotion qui plane quand Miles Davis joue « Ascenseur pour l'échafaud » ? Il y a des accords qui agissent comme des produits chimiques, qui nous font réagir et sourire ou pleurer. Pour moi, ce mystère est plus grand que celui de l'Univers. Il y a des scientifiques qui s'interrogent sur le Big Bang, sur la création du grand Tout, sur la finalité de la matière. Moi, je m'interroge sur la force des notes. Pour moi, la musique est la preuve de l'existence de Dieu. Je m'émerveille. De cet émerveillement naît ma foi.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Parménas, Nicolas. Le diacre est le signe du Christ serviteur. La distinction est ténue, mais essentielle. Pour être diacre, selon le droit canon, il faut avoir vingt-cinq ans, et, selon saint Polycarpe, « être miséricordieux, zélé, marcher selon la vérité du Seigneur qui s'est fait le serviteur de tous ».

Désormais, je peux célébrer les baptêmes, les mariages, les enterrements, prononcer les homélies. Cette première étape est déjà importante, et les journées bien remplies. C'est aussi un temps de préparation, avant de devenir prêtre. Combien en ai-je vu, de mes amis séminaristes qui, au bout d'un certain temps, quittent la voie et décident de revenir à la vie civile ? En gros, soixante-dix pour cent des candidats abandonnent en route. On rentre à dix en première année, on est trois à la fin. Dans le meilleur des cas.

La réflexion permet de mesurer l'engagement de vie. L'évêque me dit :

– Tu seras ordonné prêtre en juin, dans quatre mois. C'est court. J'aimerais que ce temps de diaconat soit fort. Puis il ajoute :

– Pour cela, Je t'envoie à Madagascar. Tu y découvriras un autre visage d'Église qu'en Europe. Une Église jeune, une Église généreuse.

\*\*\*

Je suis surpris mais heureux. Autant profiter à fond de l'opportunité qui m'est donnée de vivre un vrai temps de service, de diaconie. Et je m'envole vers l'océan Indien, à des milliers de kilomètres de chez moi. Devenue indépendante en 1960, l'île est alors secouée par de violentes émeutes, surtout dans la capitale. L'autorité du président Marc Ravalomanana est menacée par Andry Rajoelina, qui s'autoproclame président de la République.

Le pays est en proie à des convulsions, avec menaces de coup d'État militaire, intervention de l'Union africaine, intérim ministériels, combats de rue. Mais la foi y est bien enracinée. De plus, à Gap, il y a deux prêtres et des religieuses malgaches. Les liens entre ce pays et le nôtre sont importants. De plus, nous sommes en contact avec le diocèse d'Antsirabé, à 160 km au sud de la capitale, Tananarive.

J'arrive dans une ville magnifique. Il y a une belle gare dans le style colonial, le paysage est morcelé en milliers de petits terrains cultivés par les familles, et les eaux de source, naguère, ont fait la fortune de l'endroit. Les colons de la capitale venaient y passer du temps, en villégiature, pour soigner leur goutte, leur foie, leur jaunisse ou leurs coups de blues. Du coup, gardant des traces de cette époque, malgré la pauvreté effrayante du pays, la petite cité est jolie, fleurie, propre. C'est Monseigneur Dantin, évêque missionnaire, qui, en 1922, a installé le siège de sa mission à Antsirabé et qui, dix ans plus tard, a ordonné les trois premiers prêtres de l'endroit. Et depuis cette époque, le nombre de chrétiens a décuplé.

Mais les moyens n'ont pas suivi.

Je passe trois mois là. Alors que des affrontements violents ont lieu à Tananarive, je m'installe dans une certaine quiétude. Très vite, je mesure l'ampleur de la tâche. Je dois enseigner le français dans trois lycées, puis donner des cours de catéchisme, et donner un coup de main au séminaire. Je ne peux m'empêcher d'être saisi par l'extrême pauvreté générale : les gens marchent pieds nus, et ils ne possèdent rien, ou si peu. La vie quotidienne est un combat. Je me dis que mon grand-père – qui a été pilote ici – et mon père ont vécu dans ce pays avant moi... La roue tourne. Je marche donc dans les pas de mon grand-père. Je suis heureux de ce télescopage, je suis heureux de me frotter à une culture différente, je suis heureux de connaître ce peuple.

Pauvre – mais qui garde le sourire. Ils n'ont rien, mais possèdent une dignité impressionnante. Ils ne se plaignent pas, ils font face. Pour moi, le climat est rude : le matin, il fait 0°, et à midi, il fait 35°!

Les prêtres et les religieuses se dévouent. Pour les familles, pour les enfants. Je suis impressionné par cette bonne volonté que je sens de toutes parts. Mars, avril, mai passent en coup de vent. Je célèbre mes premiers baptêmes... Je suis à droite, à gauche, je me donne. Je perds, en quelques semaines, 13 kg ! On mange du riz, des pommes, jamais de lipides, et je visite les environs. Il m'arrive de traverser des villages où personne n'a jamais vu un Blanc.

Fin juin 2009, je suis ordonné prêtre à la cathédrale de Gap. Ma famille, mes amis sont là. Tout le diocèse est en fête et se réjouit avec moi et mon évêque ! C'est sa première ordination presbytérale après plus de vingt enterrements de prêtres...

Une nouvelle vie commence.

La vraie vie.



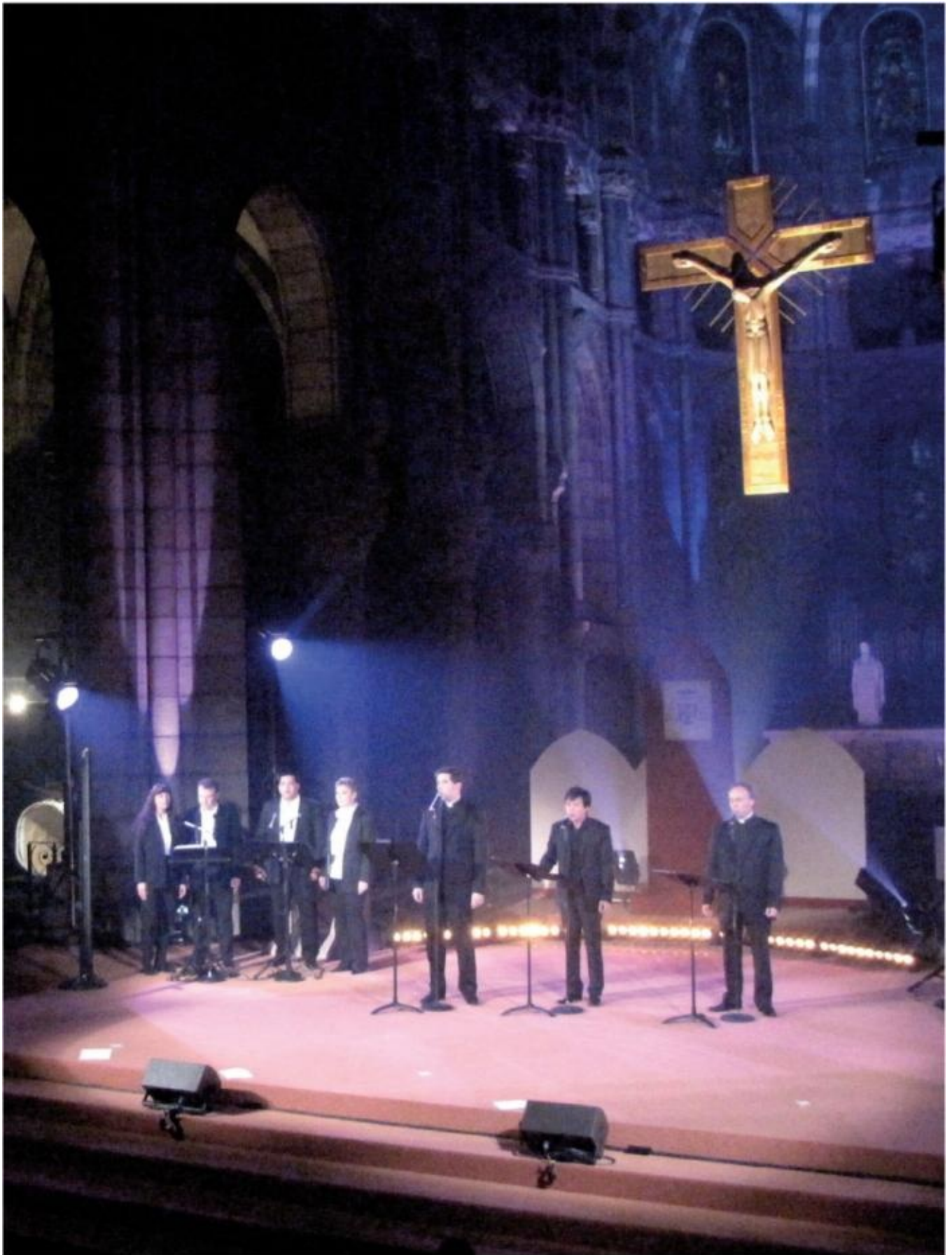
Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

dérive. La vie artistique n'est-elle pas semblable à celle d'un requin ? Celui-ci nage toujours. S'il s'arrête, il meurt.

Fonder une famille ? L'idée n'est pas vraiment là, ou alors sans assez de contours, sans précision, malgré une relation affective sincère mais hésitante durant ces années somme toute inconfortables et laborieuses. Je sais qu'il manque quelque chose, dans ma vie, mais je ne sais pas quoi. Je me suis éloigné de la religion, sans totalement perdre la foi. Je ne vais plus à l'église, je n'ai pas d'affinités avec d'autres confessions, on me parle d'autres philosophies mais je reste comme un passager dans une gare. Le train passera-t-il ?

Dans la vie affective, les choses n'évoluent pas sereinement ; l'expérience devient douloureuse. Un grand amour s'achève dans la confusion. Je suis meurtri.

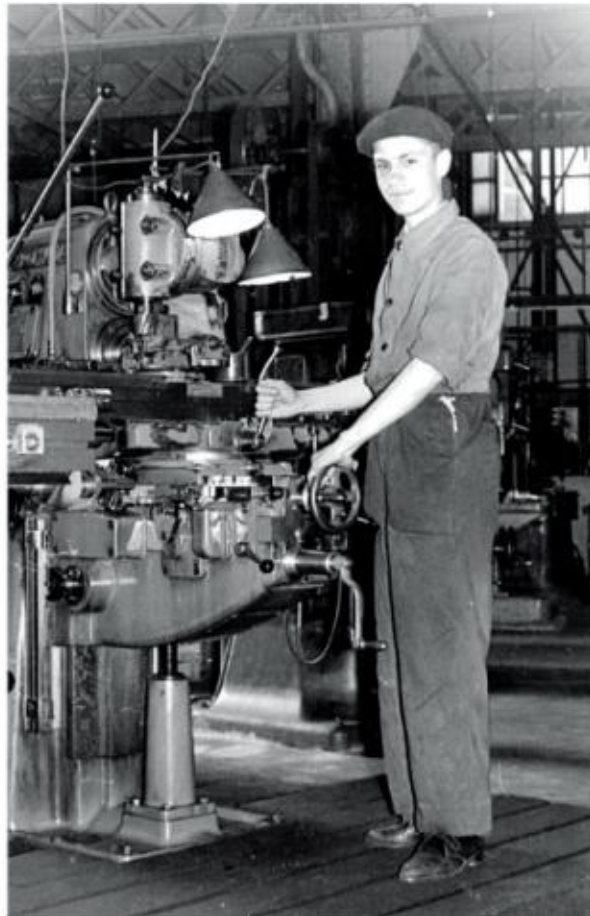
\*\*\*



Baptême du feu de la rampe ! Premiers concerts des Prêtres deux soirs de suite chez eux, à Gap, dans la cathédrale, les 16 et 17 avril 2010. *Spiritus Dei* n'est que depuis quinze jours dans les bacs, et c'est l'enthousiasme !  
© Diocèse de Gap et d'Embrun.

1957 : Mgr Jean-Michel di Falco Léandri au centre d'apprentissage Le Chatelier, à Marseille. Il entre au séminaire en 1960, son CAP de fraiseur en poche et après avoir travaillé comme agent publiciste de la société Méric, puis des Films Océanic.

© D.R.



Le 2 février 2011, au Vatican, Mgr Jean-Michel di Falco Léandri remet le CD, le DVD et le coffret collector de *Spiritus Dei* au pape Benoît XVI, sous l'œil amusé de Mgr Georg Gänswein, son secrétaire particulier.

© D.R.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'un des prêtres du lieu, le père Guy Corpataux, qui a été mon aumônier, dans ma jeunesse : il savait éveiller au beau regard posé sur le monde.

Puis je deviens prêtre en 1997. J'ai trente-trois ans.

Je me remémore les belles paroles de l'Évangile selon saint Jean :

« Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu.

Il était au commencement en Dieu.

En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes ».

J'en suis à ce commencement, éternel commencement, offert chaque jour pour qui le veut !

Troisième partie  
En route pour l'aventure

## LES VOIX

Valérie Michelin est un agent artistique hors du commun. Blonde, amusante, mince, elle officie dans un petit bureau non loin de l'avenue Niel, à Paris. Depuis vingt-cinq ans qu'elle est dans le métier, elle s'est constitué l'une des plus belles écuries du show-biz. Elle conseille, gère, accompagne ou produit des stars comme Natasha St Pier, Arielle Dombasle, Julio Iglesias, Michel Sardou, Céline Dion. Et, bien sûr, Didier Barbelivien. Elle a connu certains de ces artistes à leurs débuts – Céline Dion –, d'autres, au sommet de la gloire. Elle a appris à pressentir leurs désirs, leurs penchants, leurs défauts, leurs qualités. Son métier comporte autant de jugement psychologique que d'estimation artistique. « J'ai appris à juger les gens très vite. C'est un métier très volatil, il vaut mieux ne pas se tromper » dit-elle.

Son métier, c'est de mettre les artistes sur les bons rails. Car, pour un chanteur, il ne suffit plus aujourd'hui de faire un album. Il faut faire d'autres choses. Ainsi, Natasha St Pier apparaîtra dans une comédie musicale en 2012, ne se contentant pas seulement d'enregistrer des chansons. D'autres artistes visent le cinéma, quelques-uns le théâtre, etc. Valérie Michelin leur tient la main, avec sa société, « VM-In team ». Elle est toujours à la recherche de nouveaux talents, de nouvelles musiques, de concepts neufs.

« Le succès des Priests irlandais n'était pas passé inaperçu, en octobre 2008. Je m'étais dit que ce serait une bonne idée de "localiser" cette entreprise, c'est-à-dire de l'adapter en France. Il se trouve que les Priests n'ont pas beaucoup vendu en France, parce qu'ils ont un répertoire très spécifique... Localiser, ça



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Odette est une petite femme coiffée d'un voile rose. Pedro, un grand gaillard à la barbe blanche. À la télé, ils sont craquants. Tout le monde fait silence quand ils parlent. Ainsi, chaque disque des Prêtres vendu sert à aider des enfants ? À faire sortir des hommes de la misère ? Un vent de compassion passe sur l'assistance.

En coulisse, Valérie Michelin le sent : c'est gagné. Les trois heures de « Vivement Dimanche » ont tout changé.

Elle a raison : dès le lendemain, les ventes démarrent. Le clip commence à passer sur les autres chaînes. La réalisation de celui-ci a été placée sous la vigilance de Monseigneur di Falco : « J'ai tenu à ce qu'il soit tourné à Gap et dans le département des Hautes-Alpes, pour mettre en valeur notre ville, notre région. Je voulais qu'on filme nos paysages, nos montagnes. Pareil pour les séances photo... » D'ailleurs, au mois de janvier, quand les photos ont été prises et le clip mis en scène, la constatation a été la même : « Au début, ils étaient un peu figés. Puis, dès la deuxième prise, tout s'est déroulé sans accroc... Je leur disais : Bougez, bougez, ne restez pas immobiles ! Soyez vous-mêmes ! » Tout le monde, y compris le réalisateur, Thierry Vergnes, a été conquis, tant par la gentillesse des Hauts-Alpins que par la facilité de travail des trois prêtres.

Thierry Vergnes a pourtant travaillé avec des stars : Céline Dion, Lââm, Hélène Ségara, Nadia. Par l'intermédiaire de Valérie Michelin, il a été sollicité pour réaliser deux clips « *Spiritus Dei* » : « J'aime beaucoup avoir un quotient de réalité dans mes clips. Là, je n'avais pas affaire à des artistes, mais à des prêtres, des vrais, qui vivaient leur foi, et je respecte cet engagement. De plus, j'ai une véritable admiration pour eux : ils ne sont pas là pour gagner de l'argent et rouler en BMW, mais pour une cause noble... »

Le tournage a été facile. Si Charles Troesch s'est imposé comme le plus allant des trois chanteurs, Jean-Michel Bardet a été le plus spirituel et Joseph Dinh le plus discret. Et Thierry Vergnes de résumer : « J'ai adoré tourner avec eux. A-do-ré. » Bref, les Prêtres aiment l'image et l'image les aime.

Il en va de même après « Vivement Dimanche ».

Pourtant, les critiques n'ont pas désarmé. Ceux qui sont sensibles au côté insolite de l'aventure soutiennent l'entreprise. Mais nombreux sont encore ceux qui se moquent : « Pourquoi pas "Les Trois Imams" ? » demande l'un. « Qu'est-ce que ce boys band du clergé ? » jette l'autre. Mais les pisse-froid n'arriveront pas à juguler – ni même à ralentir le succès. C'est comme une vague, incontrôlable.

Cerise sur le gâteau : l'attaché de presse, Stéphane Letellier, directeur de l'agence de communication AIDEM, ex-responsable de la Caméra d'Or au festival de Cannes, connaît bien Monseigneur di Falco. Ils ont fait de la montagne ensemble avec pour guide Monseigneur Joseph Duval, archevêque de Rouen et président de la Conférence des évêques de France, autrefois... Décidément, les dieux sont avec Les Prêtres.

Les ventes s'emballent. Une semaine après sa mise en vente, le CD est cinquième des ventes, sur toute la France. Quatre semaines plus tard, *Spiritus Dei* est n° 1 au Top Albums. Et ça ne s'arrête pas là. Car le disque se maintient en tête pendant... neuf semaines ! Du jamais vu. Depuis le mois de mars, il n'a jamais quitté les bacs des disquaires. Et, aux mois de décembre 2010 et janvier 2011, il est relancé avec les fêtes : de nouveau en tête ! Résultat : 600 000 exemplaires vendus, et ça continue. Un an s'est écoulé, et *Spiritus Dei* se vend encore, allègrement. Sous forme de CD, en DVD ou en coffret collector. À une époque où les goûts du public sont versatiles, où la

carrière d'un film ne dure qu'une semaine, où un livre ne reste que quelques jours en devanture des libraires, où l'actualité chasse les nouvelles de la veille, Les Prêtres s'installent dans la permanence. Tous les professionnels du show-biz sont sidérés.

Comment expliquer pareil succès ? Aux États-Unis, la « Christian Pop Music » est née dans les méga-églises : sous l'influence de télévangélistes, des milliers de chrétiens – baptistes, catholiques, luthériens, etc. – se rassemblent dans des dômes immenses pour recevoir la bonne parole. Très vite, les offices se sont mis à ressembler à des shows, avec éclairages, animations et chants. Des groupes sont alors nés : Newsboys, Jars of Clay, Third Day, Avalon. Et des artistes ont emboîté le pas : Chris Tomlin, Jeremy Camp, Rebecca St James, Steven Curtis Chapman. Dans les années 1970, étiqueté « Jesus Music », le mouvement a grandi. Aujourd'hui, la « Christian Music » dépasse en importance les ventes de classique ou de jazz.

Mais en France, rien de semblable. Si le succès de sœur Sourire, dans les années 1960, a pu un temps exister, celui-ci n'a pas été de longue durée. Et les thèmes religieux ne se sont jamais infiltrés dans le rock ou la variété. La preuve : la chanson de Didier Barbelivien, « Je crois en Toi », a été tout simplement blackboulée, interdite de radio.

Le succès des Prêtres est donc unique. Selon Monseigneur di Falco, c'est parce que « la musique est un langage universel. Elle touche les jeunes et les moins jeunes, des ouvriers et des cadres, des croyants et des incroyants, des traditionalistes et des progressistes, toutes religions confondues. De jeunes musulmans nous arrêtent dans la rue pour demander un autographe. Ce CD est rassembleur, disent certains. Et puis, faire partager sa foi en chansons, pourquoi pas ? Même si c'est

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

lui, nous puissions consoler les autres dans toutes leurs afflictions ! Car de même que les souffrances du Christ abondent en nous, de même aussi par le Christ abonde notre consolation. Si nous sommes affligés, c'est pour votre consolation et pour votre salut ; si nous sommes consolés, c'est pour votre consolation, qui vous fait supporter avec patience les mêmes souffrances que nous endurons aussi. Et notre espérance à votre égard est ferme, parce que nous savons que, comme vous avez part aux souffrances, vous avez part aussi à la consolation. »

Car les prêtres de Gap sont demandés par les affligés. On voudrait les voir chanter dans des prisons, dans des hôpitaux, dans des maisons du troisième âge. Comme le remarque avec pertinence Valérie Michelin : « Il y a là, dehors, un public en souffrance. Et celui-ci souhaiterait en avoir plus, une présence physique... Au fond, *Spiritus Dei* a touché les affligés, les souffrants, les malheureux, et leur a donné une parcelle de bonheur. » Le signe le plus sûr de cet acte de consolation est venu du Canada : là-bas, le répertoire religieux, dit-on, est mal accepté. Or, quand le trio s'y est produit, le succès a été immédiat.

Il y a donc une évidence : le public a senti l'authenticité des prêtres. Il a perçu la vibration de foi qui se dégage d'eux. Ce ne sont pas des nouveaux venus en quête de notoriété, d'argent ou de glamour. Ce sont des hommes de Dieu qui tentent, par un moyen inhabituel, de remplir leur mission. Faire le bien. Que ce soit à Madagascar ou à Notre-Dame du Laus, à Reims ou à Milan, dans la banlieue parisienne ou dans les quartiers de Marseille, leur message est entendu. D'ailleurs, comme le dit Didier Barbelivien : « Quand il n'y a pas de vérité dans un projet artistique, le public le sent. » La force des Prêtres, c'est leur

conviction. Quand ils chantent l'amour, divin ou profane, ils y croient. Quand ils disent : « Je vous salue Marie » sur la musique de Brassens, ils y croient. Et tous ceux qui écoutent, taulards, miséreux, routiers, soldats, agriculteurs, ouvriers, cadres supérieurs ou femmes au foyer, tous savent que ces paroles s'adressent à eux.

La force, aussi, du groupe vient de ce qu'il est composé de vrais prêtres, mais pas de vrais chanteurs. Charles, Jean-Michel et Joseph n'hésitent pas à le dire, à le répéter, à le marteler. Ils sont hommes de Dieu, pas professionnels de la voix. Cet aveu leur donne une aura de simplicité, que le public apprécie. Loin de l'hyperbole habituelle du show-biz, voici des artistes humbles, directs, sans fioritures. L'humilité est apparente, le talent aussi. Les deux ensemble font un puissant message.

La date de sortie du nouveau disque a été calée sur le premier : Pâques.

Mission accomplie, désormais. L'argent commence à rentrer. Deux chèques, au total 650 000 euros, ont été remis à l'association Spirale.

Monseigneur Jean-Michel di Falco a remis, personnellement et respectueusement, un exemplaire du CD et du DVD au pape Benoît XVI. Au cours de la conversation, le pape a même dit :

– C'est un bienfait pour la France.

Les Prêtres à Rome ? Ce serait la consécration ultime. Désormais, *Spiritus Dei* fait partie de l'histoire, vivante et continue, de l'Église.

\*\*\*

L'aventure des trois prêtres de Gap a donné des idées. Malheureusement, toutes ne sont pas aussi heureuses. L'album des Gondoliers de Venise n'a pas rencontré les faveurs du public.

Les copieurs en sont pour leurs frais. À quand les « Chauffeurs de taxi zen », les « Cyclistes protestants » ou les « Petits Chanteurs de Nazareth » ?

Grâce aux Prêtres, l'école de Madagascar sera agrandie – pour 1 900 élèves. Grâce aux Prêtres, les enfants d'Antsirabe vont avoir des livres, des crayons, des cahiers et des ordinateurs. Ce projet a mobilisé des donateurs de matériel : ordinateurs offerts par l'université d'Aix-en-Provence et par la FNAC, des moteurs, du matériel chirurgical. Des containers ont quitté Marseille pour acheminer gratuitement ce matériel vers Madagascar grâce à l'aide de CFAO, du groupe PPR présidé par François-Henri Pinault. Grâce aux Prêtres, les pèlerins de Notre-Dame du Laus vont pouvoir être mieux accueillis.

Y aura-t-il un troisième disque ? Dieu seul le sait.

\*\*\*

Étrange destin, en vérité, que celui de ces cinq personnages qui se sont rencontrés sur un projet. Entre le gamin des rues de Marseille qui n'a guère connu son père et qui est devenu évêque, le musicien fou d'Afrique qui a atteint une célébrité mondiale avec ses chansons, et les trois prêtres, quel mystérieux fil a été tissé ? Voici Charles Tröesch, enfant de la banlieue parisienne, dont la vocation a été certaine dès sa plus petite enfance, qui se retrouve à répandre la bonne parole dans les Alpes.

Voici Jean-Michel Bardet, ex-sacqueboutiste en quête de quelque chose, qui a reçu l'éclair de la foi dans une abbaye, tard dans sa vie.

Voici Joseph Dinh Nguyen Nguyen, enfant du bout du monde, qui aurait pu mal tourner, et qui a découvert la tour Eiffel comme un gamin émerveillé par les cadeaux de Dieu.



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Ce 19-05

M. [redacted] D.M. [redacted]  
[redacted]  
[redacted]

Monseigneur,

Votre CD remarquable  
m'a redonné la joie de vivre,  
l'énergie que j'avais un peu perdue  
durant la longue maladie de mon  
cher époux (un grave AVC à gauche  
qui l'avait paralysé). Depuis quatre  
ans et demi qu'il est décédé je  
me retrouve enfin moi-même, un  
peu vieillie <sup>mais</sup> puisque j'ai 88 ans  
mais actuellement je suis pleine  
d'énergie et surtout depuis 99  
jours que j'écoute votre CD.  
C'est une vraie résurrection!  
et je vous en remercie chaleureusement.  
A mes sentiments respectueux

[redacted signature]

[redacted] le 19/10/10

[redacted]  
[redacted]  
[redacted]  
[redacted]

Monseigneur,

Bonjour [redacted], [redacted] et [redacted], je vous remercie de votre accueil. Ils ont été impressionnés de vous rencontrer, de vous serrer la main. Ce geste représente pour eux un moment important. [redacted] malgré ses troubles importants du comportement (il n'accepte pas la frustration, l'imprévu, il est égocentrique, conséquences de sa lésion cérébrale frontale lors de son accident) à près sur lui. Il ne s'attendait pas à avoir devant d'autres personnes handicapées, et en particulier. De ce fait il était perturbé. Mais votre accueil, votre simplicité l'a surpris, étonné.

[redacted]  
[redacted]  
[redacted]

Je le surveillais discrètement, et moi même  
je fus surprise de sa patience, de sa limi-  
lité en vous servant la main. Nous en avons  
discuté et je l'ai félicité de sa réaction, de  
son calme et de partage qu'il a accepté.

Les personnes que j'accompagne sont souvent  
d'apparence normale, le handicap étant invisible.

Le concert a été un moment de joie,  
de partage et de recueillement. C'était ma-  
gnifique.

Je voulais remercier également votre  
secrétaire qui faisait le lien et qui a  
permis cette rencontre.

Monsieur merci de ce temps partagé,  
Les messages que vous envoyez par votre  
lecture, par les chants nous ont été enten-  
dus. Je souhaite que vos projets soient  
réalisés.



[Redacted signature]

[Redacted address line 1]

[Redacted address line 2]

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

des fonds, c'est une vraie plus belle récompense pour nous de  
voir des coeurs meurtris se lever pacifiquement, reprendre espoir,  
croire à nouveau en un amour possible.

Merci pour votre générosité, nous savons que beaucoup se  
sont procurés le CD pour apporter leur contribution à nos  
projets.

Certains s'étonnent de ce merci, nous aussi! Comment ne  
pas s'étonner de recevoir des invitations à aller chanter dans  
les quatre coins du monde? Mais, après réflexion on peut se  
demander si quelqu'un "d'Autre" ne l'aurait pas pris en  
charge? Car au fond qui y a-t-il de plus important que "lui"?  
Un jour un homme demande un jour à un sage "Mais après tout  
Dieu existe-t-il?" L'ancien de lui répondit: "Un ami, ce qui  
est le plus essentiel dans le monde, c'est Dieu, qu'il existe ou  
qu'il n'existe pas."

Mgr. Jean-Michel de Falco Liandri.  
Père Jean-Michel Boardet.  
Père Charles Troesch.  
M. Dinh Nguyen Nguyen.

# Les chants de l'album

## *Spiritus Dei*

### SARABANDE

Auteur : Mgr Jean-Michel di Falco Léandri

Compositeur : Georg Friedrich Haendel

Pater noster *Notre Père*  
Qui es in coelis *Qui es aux cieux*  
Sanctificetur nomen tuum *Que ton Nom soit sanctifié*  
Adveniat regnum tuum *Que ton règne vienne*  
Fiat voluntas tua *Que ta volonté soit faite*  
Sicut in coelo et in terra *Sur la terre comme au ciel*

Domine Deus *Seigneur Dieu*  
Ad te confugio *En toi je me confie*  
In asperis rebus *Dans l'épreuve*  
Lacrimas effundo *Je répands mes larmes*

Infirmiorem *Notre faiblesse*  
Nostram respice *Regarde-la*  
Et fac hominem *Et fais que l'humanité*  
Cum amorem tuum *À ton amour*  
Commiscere *Communie*

Tant de blessures  
Tant de souffrances  
Et tant de révoltes  
Tant de pourquoi

Toi seul apaises  
Toi seul consoles  
Toi seul sais répondre

À cet abîme au fond de moi

Domine Deus *Seigneur Dieu*  
Ad te confugio *En toi je me confie*  
In asperis rebus *Dans l'épreuve*  
Lacrimas effundo *Je répands mes larmes*

Infirmiorem *Notre faiblesse*  
Nostram respice *Regarde-la*  
Et fac hominem *Et fais que l'humanité*  
Cum amorem tuum *À ton amour*  
Commiscere *Communie*

Dieu, tiens, prends mes larmes  
Car sous ton regard  
Ta force devient ma force  
Pour affronter la vie armé  
De ton amour

Parce que tu m'aimes  
Toi qui m'as donné  
La foi pour te chanter  
Et pour chanter la vie

Domine Deus *Seigneur Dieu*  
Ad te confugio *En toi je me confie*  
In asperis rebus *Dans l'épreuve*  
Lacrimas effundo *Je répands mes larmes*

Infirmiorem *Notre faiblesse*  
Nostram respice *Regarde-la*  
Et fac hominem *Et fais que l'humanité*



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Pour moins d'hiver

Puisqu'on vit dans les creux d'un rêve  
Avant que leurs mains ne touchent nos lèvres  
Nous on voudrait leur dire  
Les mots qu'on reçoit  
C'est comme des parfums  
Qu'on respire  
Il faudra leur dire  
Juste un regard  
Facile à faire  
Un peu plus d'amour que d'ordinaire

Si c'est vrai qu'il y a des gens  
Qui s'aiment  
Si les enfants sont tous les mêmes  
Alors il faudra leur dire  
Les mots qu'on reçoit  
C'est comme des parfums  
Qu'on respire  
Il faudra leur dire  
Juste un regard  
Facile à faire  
Un peu plus d'amour que d'ordinaire

### **MINUIT CHRÉTIEN**

Adolphe Charles Adam

Minuit ! Chrétiens,  
C'est l'heure solennelle  
Où l'homme Dieu descendit  
Jusqu'à nous

Pour effacer la tache originelle  
Et de son père arrêter le courroux

Le monde entier tressaille d'espérance  
À cette nuit qui lui donne un sauveur

Peuple, à genoux attend ta délivrance  
Noël ! Noël ! Voici le Rédempteur !  
Noël ! Noël ! Voici le Rédempteur !

Le Rédempteur a brisé toute entrave  
La terre est libre et le ciel est ouvert

Il voit un frère où n'était qu'un esclave  
L'amour unit ceux qu'enchaînait le fer

Qui lui dira notre reconnaissance ?  
C'est pour nous tous qu'il naît,  
Qu'il souffre et meurt

Peuple, debout ! Chante ta délivrance  
Noël ! Noël !  
Chantons le Rédempteur !  
Noël ! Noël !  
Chantons le Rédempteur !

# Les titres de l'album

## *Gloria*

### GLORIFICAMUS TE (LE LAC DES CYGNES)

Paroles : Mgr Jean-Michel di Falco Léandri  
Sur les motifs du « Lac des Cygnes » de Piotr Ilitch  
Tchaïkovski

Pater omnipotens *Dieu tout-puissant*  
Glorificamus te *nous te glorifions*

On m'avait dit que le bonheur  
Était un trésor à chercher  
Je suis parti loin de ma maison  
Très loin, très loin, au-delà des contrées

Ici, là-bas et plus loin encore  
J'ai cherché, cherché et n'ai rien trouvé  
Car j'ignorais que le trésor est en moi  
Et c'est toi, mon Dieu, qui l'a déposé  
Au fond de mon cœur

On m'avait dit que le bonheur  
Était bien au-delà des cieux  
Je l'ai trouvé, il est près de ma maison  
Je sais enfin la vérité  
Je sais désormais que le bonheur  
C'est l'amour donné, c'est l'amour reçu  
C'est le partage et c'est une main tendue  
À ceux qui ont froid, à ceux qui ont faim  
À ceux qui sont seuls

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Mon vieux

Mais quand on a juste quinze ans  
On n'a pas le cœur assez grand  
Pour y loger toutes ces choses-là  
Tu vois

Maintenant qu'il est loin d'ici  
En pensant à tout ça, j'me dis  
J'aim'rais bien qu'il soit près de moi  
PAPA

### **JE CHERCHE TON VISAGE**

Paroles : Mgr Jean-Michel di Falco Léandri  
Musique : Roger Loubet & Florent Bidoyen

Je cherche ton visage  
« Je cherche ton visage, Seigneur ! Ne me cache pas ton  
visage ! »  
(Psaume 26)

Elle a été assassinée dans les chambres à gaz : c'est le Christ  
Il porte des guenilles : c'est le Christ  
Elle est en prison : c'est le Christ  
Il est immigré : c'est le Christ

Je cherche ton visage, Seigneur ! Ne me cache pas ton visage !

Elle agonise sur son lit de souffrance : c'est le Christ  
Il est sale, il sent mauvais, il mendie : c'est le Christ  
Elle se drogue : c'est le Christ  
Il est battu à mort : c'est le Christ

Je cherche ton visage, Seigneur ! Ne me cache pas ton visage !

Elle a faim, il a soif : c'est le Christ  
Il est condamné à mort : c'est le Christ  
Elle se prostitue : c'est le Christ  
Il a été torturé : c'est le Christ

Je cherche ton visage, Seigneur ! Ne me cache pas ton visage !

Il est homosexuel, sa famille l'a chassé : c'est le Christ  
Elle est séropositive : c'est le Christ  
Il hurle la colère de ses « pourquoi » : c'est le Christ  
Elle a tenté de se suicider : c'est le Christ

Je cherche ton visage, Seigneur ! Ne me cache pas ton visage !

Seigneur, comment te reconnaître sous le visage défiguré  
de chacune de ces personnes malmenées, méprisées, cassées ?

Tu as donné ta vie pour elles.

Avec Toi, l'Amour est écartelé sur la croix.

Mais nous ne voyons plus tes membres transpercés sur deux  
bouts de bois,  
aveuglés que nous sommes par l'habitude de la croix.

Ton chemin est celui de tout homme  
Chemin de croix, chemin de mort, il peut devenir chemin de vie.

Mettre ses pas dans tes pas sur ton chemin de souffrance,  
c'est se laisser entraîner vers la lumière de la Résurrection  
où l'Amour crucifié devient Amour transfiguré.

**MON ENFANT EST PARTI (ADAGIO)**

Paroles : Mgr Jean-Michel di Falco Léandri

Sur la musique originale de l'« Adagio » de Ludwig van  
Beethoven

Mal, j'ai mal  
Mon cœur est déchiré  
Pourquoi, Dieu, m'as-Tu repris  
Celui que Tu m'as donné ?

Mal, j'ai mal  
Mon enfant est parti  
Très loin de ceux qui l'aimaient  
Vers Toi pour te rejoindre

*[Refrain]*  
*Je crie ma souffrance*  
*Pour mon enfant*  
*Pour mon petit*  
*Pour mon fils*  
*Mon Dieu, ouvre-lui tes bras*

Mal, j'ai mal  
Me voici crucifié  
L'amour d'une mère, et celui d'un père  
N'ont pas sauvé notre enfant

*[Refrain]*  
Dieu, mon Dieu  
J'espère encore en Toi  
Et donne à mon enfant  
Une vie éternelle  
Une vie bien plus belle



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

*Con brio*

sf

This system shows the beginning of a musical piece. The key signature has two flats (B-flat and E-flat), and the time signature is 3/4. The right hand starts with a half note chord (F3, A-flat3, C4) followed by a series of half notes: B-flat3, A-flat3, G3, F3, E-flat3, D3, C4. The left hand plays a steady accompaniment of quarter notes, each with a dyad: (F3, A-flat3), (G3, B-flat3), (A-flat3, C4), (B-flat3, D3), (C4, E-flat3), (D3, F3), (C4, E-flat3), (B-flat3, D3), (A-flat3, C4), (G3, B-flat3), (F3, A-flat3).

This system continues the piece. The right hand plays quarter notes: B-flat3, A-flat3, G3, F3, E-flat3, D3, C4, B-flat3, A-flat3, G3, F3, E-flat3, D3, C4. The left hand continues with quarter notes and dyads: (F3, A-flat3), (G3, B-flat3), (A-flat3, C4), (B-flat3, D3), (C4, E-flat3), (D3, F3), (C4, E-flat3), (B-flat3, D3), (A-flat3, C4), (G3, B-flat3), (F3, A-flat3), (E-flat3, G3), (D3, F3), (C4, E-flat3).

This system continues the piece. The right hand plays quarter notes: B-flat3, A-flat3, G3, F3, E-flat3, D3, C4, B-flat3, A-flat3, G3, F3, E-flat3, D3, C4. The left hand continues with quarter notes and dyads: (F3, A-flat3), (G3, B-flat3), (A-flat3, C4), (B-flat3, D3), (C4, E-flat3), (D3, F3), (C4, E-flat3), (B-flat3, D3), (A-flat3, C4), (G3, B-flat3), (F3, A-flat3), (E-flat3, G3), (D3, F3), (C4, E-flat3).

This system continues the piece. The right hand plays quarter notes: B-flat3, A-flat3, G3, F3, E-flat3, D3, C4, B-flat3, A-flat3, G3, F3, E-flat3, D3, C4. The left hand continues with quarter notes and dyads: (F3, A-flat3), (G3, B-flat3), (A-flat3, C4), (B-flat3, D3), (C4, E-flat3), (D3, F3), (C4, E-flat3), (B-flat3, D3), (A-flat3, C4), (G3, B-flat3), (F3, A-flat3), (E-flat3, G3), (D3, F3), (C4, E-flat3).

*p* *crese*

This system continues the piece. The right hand plays quarter notes: B-flat3, A-flat3, G3, F3, E-flat3, D3, C4, B-flat3, A-flat3, G3, F3, E-flat3, D3, C4. The left hand continues with quarter notes and dyads: (F3, A-flat3), (G3, B-flat3), (A-flat3, C4), (B-flat3, D3), (C4, E-flat3), (D3, F3), (C4, E-flat3), (B-flat3, D3), (A-flat3, C4), (G3, B-flat3), (F3, A-flat3), (E-flat3, G3), (D3, F3), (C4, E-flat3).

*f*

This system continues the piece. The right hand plays quarter notes: B-flat3, A-flat3, G3, F3, E-flat3, D3, C4, B-flat3, A-flat3, G3, F3, E-flat3, D3, C4. The left hand continues with quarter notes and dyads: (F3, A-flat3), (G3, B-flat3), (A-flat3, C4), (B-flat3, D3), (C4, E-flat3), (D3, F3), (C4, E-flat3), (B-flat3, D3), (A-flat3, C4), (G3, B-flat3), (F3, A-flat3), (E-flat3, G3), (D3, F3), (C4, E-flat3).

*a Tempo*

*rall.* *cresce*

*f*

*ff*

The image displays a page of musical notation for a piano piece. It consists of six systems of staves, each with a treble and bass clef. The key signature is two flats. The notation includes various musical markings: *p* (piano), *cresce* (crescendo), *f* (forte), *rall.* (rallentando), *a Tempo*, and *Presez* (press). The piece concludes with a double bar line and a fermata.



Composition et mise en pages réalisées par  
Compo 66 – Perpignan  
176/2010

Éditions du Rocher  
28, rue du Comte-Félix-Gastaldi  
98000 Monaco

[www.editionsdurocher.fr](http://www.editionsdurocher.fr)

*Imprimé en France*

Dépôt légal : mai 2011

N° d'impression :